

Sannyasi, 1 : Le Palpitant.

Cette livraison commence la publication d'un ensemble que j'ai intitulé Sannyasi. La plupart de ces pages ont déjà été publiées dans des revues : les voici réunies en orchestration de recueil.

Sannyasi ? Mot sanscrit, un peu pédant aux oreilles occidentales certes. Mais pour avoir vécu un long pan de ma vie en Inde, il m'est devenu charnellement familier et je le préfère à sa traduction possible - le vagabond ? l'ermite ? le renonçant ? - parce qu'il désigne le dernier état de l'existence, celui qui s'épanouit au-delà des désirs.

À commencer par les compliqués exploits amoureux, comme exposés dans ce premier des quatre mouvements du recueil et donc sous-titré, sentimentalité oblige : le palpitant.

- o Lézard
- o Asakusa
- o L'obèse
- o Le jaloux
- o Le violeur
- o Coquillage
- o Dans un jardin
- o Noir
- o Supplique pour un visa
- o L'endormi
- o Poignées d'écrous
- o Eau de Paris
- o Dom Juan
- o Arbre



Le Lézard

Je vécus lézard en 1633.
Lézard de couvent, oui. A Barcelone.
Mon studio fervent creusé dans la croix
Résonnait du rut en latin des nonnes.
La mouche eut grand goût cette saison-là,
Tendre et charnue d'œufs fondant aux gencives.
Jamais savouré mieux en paella
Leur fumet d'encens, leur mystique urine.
Cuvée d'Avila : Teresa Santa !
Jamais mieux baisé Lolo, Clémentine,
Cecilia, Franca, mon harem d'antan
Reptiles pin-up d'écaille et d'estoc
Charmant les langueurs de feu mes volcans.
O Bouffe ! O l'Amour ! O ma Belle Époque !
Qui ne les connut dans ces autrefois
Ignore à jamais les apothéoses
De l'être vivant pour prêter sa foi
A la théorie de métempsycose.

Asakusa

Votre intermède, nuits, au delà des années
Désormais je le passe en songe dans la Ville
Basse où la Sumida noyait des berges d'herbe.

A ces inondations anciennes je songeais
Les soirs quand je montais du métro vers le temple
Cerné de bars dont coulissaient les portes et les yeux.

L'alcool des bas quartiers donne âme de marin
En goguette d'escale et j'eus cette âme-là
Mêlant désespérance à d'intenses tendresses.

J'ai tenu là niché dans les hôtels de passe
Mon paradis fortuit des passions éphémères
Et depuis j'y dérive au jusant de mes nuits.

L'Obèse

J'ai fait déduit avec une personne obèse.
Elle suait beaucoup ; je m'en lissais les doigts
Pour lui touiller aux plis des pelots mayonnaise.
Elle en couinait des mots aussi gras que son gras.

Je léchais ses liqueurs. Fou de sels cannibales
Je les bus fort en bouche et d'un bel appétit.
Or comme à l'océan je n'ai pas pu tout boire,
Les aisselles, le cou, l'ombilic, le pubis.

Les sources de ce corps passaient ma gourmandise.
Ébrouant l'aviron je surfais sur sa peau :
- Mon canard ! Mon crapaud ! Ma gondole à Venise !"
Rame dans ton égout, mon rat, ton caniveau !

Ainsi ai-je mêlé gastronomie, nautisme
Sur le roulis des bourrelets où je l'aimais.
En dépit des jurons maigres de romantisme
Je goûte chez les gros l'apostrophe gourmet.

Le jaloux

Comment veux-tu que je t'aime
Puisque tu ne me tues pas
Quand je prends un autre harem ?
Saisis-moi ce coutelas :
Je veux que tu me découses
Recta dans le palpitant !
Montre-toi enfin jalouse...
Alors je mourrai content
De ta main d'immolatrice
Frappant un smash passionné,
Toi qui cours faire un tennis
Au lieu de m'assassiner.

Le Voleur

Que je roucoule des tendresses
Quand mon corps rugit en volcan ?
Chérie, je t'aime et ça déverse
En moi des laves d'ouragan.

D'ardents séismes me bousculent.
Je n'existe qu'en incendies.
Lèche mes dents : elles te brûlent.
Prends-moi la main : tu en rôtis.

Assez d'aimables fumerolles
Je dois embraser du gazon :
La faute à toi si je te viole,
Tu m'as déclenché l'éruption.

Coquillage

Devant la mer à Martil
Pour marquer notre bonheur,
Souviens-toi, j'avais choisi
Un coquillage couleur
Pain-brûlé de tes chevilles.

Dans la froideur de Paris,
Je le touche à mon chevet,
Ce porte-bonheur de feu,
Pour venir te retrouver
Sous le sable de mes songes.
Dès que je ferme les yeux
Mon corps près du tien s'allonge
Et tu m'enlaces en exil
Devant la mer à Martil.

Dans un jardin

Tu as nudité lumineuse,
Je tiens l'éclat secret du sombre.

Tu as l'éclat secret des courbes,
Je tiens les nœuds carrés de force.

Tu as les nœuds de la musique,
Je tiens les talents du silence.

Tu as les talents sédentaires,
Je tiens l'enclin vers l'aventure.

Tu as l'enclin vers l'indulgence,
Je tiens révolte à fleur de poings.

Tu donnes tant ce dont je manque,
Je t'offre tant que tu n'as pas.

Noir

Si noirs tes yeux qu'en jaillissait du feu
Et si noire ta peau j'en devins aveuglé.
Noir mon regard caché au noir de tes cheveux
Et noir mon coeur en nuit de ton noir calciné.

Ton corps? de l'eau. Une eau dérivant lente et sombre
Un ruisseau pour ma nuit sans fond comme un miroir
Où me noyer de moi en étreignant ton ombre.
Ton corps : Léthé lavant les boues de la mémoire.

Ma main tienne ta main en un limpide accord
Jusqu'au souffle fatal où tous doigts se délient.
Que ce soit tes doigts noirs qui me ferment les yeux
M'assombrissant au noir absolu de la mort.
Et que je sombre au noir par ton noir lumineux.

Supplique pour visa

Je meurs de ne plus vivre auprès de mon ami.
Il m'étreint de sa joie, il s'accorde à ma veille.
La chaleur de son corps m'est patrie du sommeil
- Mais aujourd'hui son passeport nous désunit.

Nous deux qui n'avons fait qu'une âme et qu'une chair
Par le choix de saisons longuement mélangées
Comment oserez-vous nous prétendre étrangers
Et déchirer nos vies du fortuit des frontières ?

Accordez-moi pour lui le visa du séjour
Ni visa de mendiant ni visa de rebelle :
L'asile de mes bras selon droit passionnel.
Accordez-lui statut de réfugié d'amour.

L'endormi

Reste assoupi liant nos bras, ma terre intime !
Tu étends sous nos draps tes secrets paysages
De dunes et de champs où j'enroule mes rêves
Quand ton sommeil me fait méandre de ruisseau.
Ton épaule est un nid, mon front devient oiseau,
Les fauves sous mes doigts ont refuge à tes lèvres.

Je dors pour explorer ta garrigue de torse,
Mes îles de tes reins, ton ventre mon limon,
Pour débusquer l'alcool de ton corps sous l'écorce
De cet arbre noueux de muscles impatients
Dont la sève soyeuse inonde mes poumons
Quand le réveil te rend orage dans mon ciel.

Une poignée d'écrous

A cet à-pic, je jette une poignée d'écrous
Mêlés de fleurs sauvages. A cet à-pic ! La route
S'y resserre en virage à l'aplomb du torrent.
Ici combien de fois plein gaz en descendant
Les boucles du ravin j'ai joué de ma peur :
Guidon droit les yeux clos à quatre-vingts à l'heure
Je comptais jusqu'à dix puis me rendais la vue
Car la moto penchait du côté de la vie.
Jamais je n'ai tenu le fallacieux courage
De garder les yeux clos au delà du virage
Pour écraser dans la compatissante nuit
Mon cœur trop neuf captif de l'ordinaire ennui.
On a bien sûr envie de mort dans la jeunesse.
Foncer dans le fossé ? Me manqua la hardiesse.
Tous auraient dit : "Malheur, encore un accident
D'enfant en engin fou tombé dans le Sourdan !"
A peine il suffisait de maquiller ma fuite
En banal alibi d'une erreur de conduite.

Je n'aurais pas vécu la vallée de tes bras...
Quelle offrande en remerciement quand je m'arrête
A l'à-pic appelé le tombeau du poète ?
Là, je dédie à mes anciennes lâchetés
Une poignée d'écrous mêlés aux fleurs d'été :
Soleil, métaux rouillés et scabieuses qui dansent
Pour honorer les dieux, les démons de ma chance
Qui m'ont tenu vivant et offert à tes bras.

Eau de Paris

L'eau calcaire de Paris
M'a tourné le coeur en pierre.
Quand m'a quitté mon ami,
La belle eau, la simple eau claire,
Celle qu'on boit sans souci
A pris un goût délétère,
Le goût de l'amour tari.
Ma soif ne buvait qu'au verre
Que sa lèvre avait béni.
J'ai le cœur charivari
Pétrifié par le calcaire
De l'eau dure de Paris.

Salut, soif des solitaires !
Mon bel ami est parti.
Adieu, sa bouche à tout faire :
Langue en joie, baiser fleuri,
Lèvre à pleurs, dents de colère
Les mots aigres incompris
(Et ceux qu'on choisit de taire !)
Il s'en va, tout devient gris.
Ma vie se tourne en jachère
La chanson cache mon cri.
Comme la soif m'est amère,
Eau calcaire de Paris !

Don Juan

Les pompiers brûlaient d'amour
Pour les zœils à leur Glacière,
Les cuistots grillaient d'amour
Aux arpions de leur caissière,
Les plongeurs bouillaient d'amour
Dans les vastes pot-au-feu
Où nageait leur fée Morgane
Roucoulant du mors-toi-l'noeud :
Ils flambaient tous sous la loi
De Cupidon pyromane.

Dom Juan, seul, avait froid
Côté clés et côté coeur,
Converti tout électrique
Cuisinière et radiateur
Où de flamme on voit bernique
Pour s'y rôtir les émois
Dont il n'eut jamais soupçon.

C'était en deux mille deux
En attente de comètes
Perdues en grande banlieue.

Arbre

Tempêtes, mordez cet arbre imbécile
Dont le bois fera du lit pour époux :
Qu'il goûte les dents, qu'il tâte les coups
Qu'ébauche au final toute neuve idylle !

Cet arbre nous ment. Il n'est qu'un nuage.
Ses feuilles déjà font signe d'adieu
Et son fût s'essouffle aux septièmes cieux.
Butez-le, chéries, sous vos poings en rage !

J'ai tant effeuillé sur la marguerite,
D'éternels amours à chaque printemps,
Cht'aime un peu ! beaucoup ! ah, passionnément !
Oui, passionnément ! Tiens non : plus du tout !
Passons au suivant ! Mon cœur sage évite
Les arbres croissant dans l'espoir des fous...